

ODIUM GENERIS HUMANI

Le Démytheur
ledemytheur@gmail.com

« Nulles idées d'un penseur ne me fait plus plaisir que les miennes propres : il est vrai que cela ne prouve en rien en leur faveur, mais ce serait de la folie de ma part de vouloir écarter des fruits savoureux pour moi, rien que parce que ces fruits poussent par hasard sur *mon* arbre ! »

W

Friedrich Nietzsche

« La mort a un uniforme, la cruauté une blouse »

Anonyme

as facile d'entamer l'écriture de tout ce qui s'est passé ?
Je n'ai jamais été écrivain, moi.
Un homme de sciences. C'est tout.
Ce n'est pas tout de s'en vouloir. D'en mourir de culpabilité.
Il faut encore le faire résonner dans l'autre. Qu'il le sente à la lecture. Le bouleverser un peu.
Un peu d'émotion avant la mort. Le ciel noir. Les asticots.
Tout ça.
Pas d'autre choix que d'écrire. Tout rédiger, raconter de manière à vous le faire ressentir, au plus profond de toute cette horreur. Un exercice nouveau pour moi.
Quand bien même ai-je noirci et publié des milliers de pages. Plus encore même.
Des notes d'observation, des articles scientifiques, des colloques.
Des dizaines de milliers.
La science et l'émotion n'ont rien à voir.
Strictement.
Mais je n'ai pas d'autre option. Pas le temps d'y réfléchir, de toute manière.
Je ne vois rien d'autre que de laisser une trace derrière moi.
Sinon personne ne saura jamais.
Il n'y en aura que pour la *libération*. Tout le battage des américains qui sauvent le monde libre en bombardant amis et ennemis. Toute la joie des peuples libérés, haïssant les uniformes de l'occupant, qui ouvriront leurs

cuisses et leurs amitiés à d'autres uniformes, mais cette fois d'une armée que nos chefs nous aurons garantie respectable.

Ceux-là même qui nous y ont entraînés, dans toute cette boucherie.

C'est bien pour cela que j'ai réuni ce tas de pages blanches.

Tout avouer.

Sinon personne ne comprendra. Personne ne réalisera ce qui se trame derrière la science. Ce qui s'est joué, dans les labos du Reich.

Personne ne saura que mes actes, lorsqu'on y songe, m'ont rendu l'égal de Ponce Pilat.

Dans un sens, c'est comme si j'avais, moi aussi, tué Socrate. La condamnation à la cigüe.

Je mérite tout ce qui va survenir.

Ces pages seront mes derniers mots, *ils* vont arriver et *ils* m'exécuteront.

La grande épuration à la mode Coca-cola.

Dois-je m'en plaindre ?

Non. Je me serai donné la mort de toute manière.

J'ai froid.

Je vais devoir brûler mes revues et j'en ai peur mes rapports, ceux-là même que je considérais comme ma plus grande œuvre.

Ce sont les milliers de pages griffonnées que j'évoquais il y a un instant.

Il faudra tout détruire.

Les réduire en cendres pour écrire ceci. Qu'il ne reste rien d'autre que ce volume qui sera peut-être lu.

On peut se surprendre à espérer.
Ma petite fin à moi.
Ma petite mort d'opérette.
Mon petit peloton d'exécution bien minuscule.
Je le mérite, j'en ai bien conscience.
Je suis peut-être à l'origine du crime le plus odieux de l'histoire.
Le pire.
Moi qui étais en quête de ce qu'il y avait de meilleur.
L'existence doit avoir son sens de l'humour bien à elle.
Toute cette horreur à cause des rêves d'un fou et des paroles d'un dément.
Et à cause de moi.
Je ne conteste rien, je vous l'ai dit.
J'étais fasciné.
La science est un drôle de virus.
Ça vous gangrène à vous ronger l'âme.
À devenir un monstre, vous aussi.
La fascination scientifique. La rigueur du bourreau. On ne s'arrête jamais.
Je laisse sur ces feuilles la tragédie de microbe que fut ma vie.
Je n'étais qu'un homme de science en quête de ce que l'on a de plus *puissant*. Sauf que la science vous rend capable du pire. On commence gentiment pour devenir prêt à tout pour atteindre un objectif.
C'est comme cela que fonctionnent toutes les activités professionnelles lorsqu'on vire pantin de cette bêtise qui nous accapare d'abord quelques heures par jour puis rapidement des années entières.

On vire tarentule à bien s'affranchir de son labeur. Plus
fondamentaliste que son chef. Endoctriné par le
quotidien de tâches que l'on exècre pourtant.

Lavage de cerveau maison.

Il faudra bien comprendre ce que j'ai à assumer.

Le meurtre de la perfection, les souffrances de
l'immaculé, l'assassinat de la pureté.

Pas moins.

Mes mots doivent sans doute paraître étranges. Des
divagations de fou.

Délires d'irresponsable.

Je veux bien.

J'adorerai, même.

Mais non.

Je suis un assassin.

Je vais donc finir cette dernière après-midi dans ce
bureau si familier.

Seul.

Seul avec mes souvenirs et ma culpabilité. Avec ma
honte et mon remord.

Le temps de tout gratter sur la paperasse.

Ensuite *ils* débarqueront.

Ils arriveront ce soir, ont dit les rares habitants osant
encore s'aventurer dans les décombres.

De toute manière je n'aurai pas de quoi me chauffer
jusqu'à demain.

C'est à ça que me serviront toutes mes publications
scientifiques.

À me réchauffer la carcasse afin que j'accouche d'un
testament de cafard.

Ils entreront avec leurs étendards, leurs bottes crottées
et leurs manières de rustres.

Ils m'emmèneront sans doute dans la petite cour au bas
du pavillon.

Ce maudit pavillon qui vit souffrir tant d'handicapés. Ce
satané pavillon qui tient inexplicablement debout.

J' imagine qu'on y reviendra, sur le pavillon.

Oh oui, on y reviendra.

Pendant que leur chef fouillera ce qui restera de mes
notes en finissant de détruire le travail de toute une vie,
ils m'ordonneront de m'agenouiller.

Ils me demanderont mon nom et mon grade et le
noteront dans un carnet, puis *ils* chargeront leurs armes.

Gentille patrie du chewing-gum et de l'arme atomique.

J'essaierai peut-être de leur expliquer ce que furent ma
découverte et mon crime. Ce que fait un citoyen allié
dans un laboratoire ennemi.

Leur expliquer qui je suis.

Un assassin.

Mais d'un coup de crosse *ils* me feront taire et me
colleront le canon de leur mitraillette sur ma nuque. Puis
ils m'exécuteront.

Comme un assassin.

C'est ça. Comme un assassin.

Afin de comprendre précisément ce que fut ma tâche ignoble au sein du Parti et les découvertes qu'elle généra, je me dois de décrire préalablement mon parcours. Cette suite d'évènements qui m'amena à incarner le découvreur de l'oracle, puis à devenir son meurtrier.

Je vais détailler tous les évènements dans leur ordre chronologique.

Peut-être me soumetts-je à ce pathétique exercice de style uniquement afin de justifier l'innommable.

Peut-être.

Probablement que cette autobiographie ignoble et écœurante n'est autre qu'une explication, qu'un détail prôné en circonstance atténuante.

Peut-être bien. Peut-être pas.

Je n'en sais rien.

J'ai seulement besoin d'écrire, c'est tout.

Comme les suicidaires et les insomniaques.

Commençons donc par le commencement.

La Science.

Je crois que j'ai toujours su que je serai scientifique, que mon intelligence serait au service de découvertes et d'analyses.

Aussi loin que je me souviens, j'avais le don de la recherche, de la quête, de l'investigation. Comme si j'avais, depuis l'origine, connu le fruit de la course d'une vie entière.

Un peu comme si j'avais eu dans la tête, depuis le premier jour, cette certitude floue de ce *meilleur* que

j'allais découvrir, plus tard, dans les laboratoires du Parti.

De ce *meilleur* que j'allais ensuite détruire.

Je suis un citoyen français.

Cent pour cent.

Je suis issu d'une famille riche du sud de la France. J'ai bénéficié d'une enfance particulièrement privilégié.

Les meilleurs percepteurs, les maîtres les plus qualifiés, les manuels les plus rares, les ouvrages les plus onéreux.

Une éducation parfaite, complète et rigoureuse.

La recette parfaite pour vous asphyxier l'enfance et la fantaisie des elfes.

De quoi vous étouffer l'espièglerie qui vous pulse les artères, lorsqu'on est gosse.

Rien qu'une existence solitaire et studieuse dans le tête-à-tête ennuyeux de soirées d'étude interminables.

L'enfance des pierres.

Le meurtre de la magie des mômes.

Seulement de l'autorité et du savoir.

L'éducation parfaite, si on aime le ciment.

C'était alors l'unique focalisation de mes parents.

Pas de leur faute, je suppose.

Le bonheur doit sans doute venir avec.

On fait comme on peut.

Je n'ai pas eu de mère. Elle était morte en couche.

Il ne me restait que mon père, bouleversé de son veuvage et ébranlé devant la tâche d'avoir à élever un enfant.

Sa vie était la platitude même.

Le veuvage vous aspire toute la fantaisie qui a pu un jour vous habiter.

Son existence était morne, emplie de cette solitude d'automne à laquelle on s'habitue toujours, à la fin.

Par conséquent, mon enfance se colora joyeusement de gris.

Pas d'éclat de rire. Pas de couleur maternelle. D'amour instinctif.

Rien.

Seulement des relations d'adultes. Des relations d'hommes.

Triste à s'en ronger les poignets.

Le père, le fils, et le saint ennui.

Mon père était le rejeton d'une famille d'industriels aisés. Des générations de fabricants de rideaux nous avaient apporté une douillette petite existence bourgeoise. Mon père, brûlant du désir d'être important, aspirait à nous intégrer dans la vie politique. Petit à petit.

À la manière des industriels méticuleux et des termites.

Local d'abord, puis, en tâche d'huile, de partout.

La première guerre, la grande, la vraie, survint.

Tout le monde l'attendait.

L'archiduc Ferdinand fut la bon prétexte.

Et le monde s'embrasa.

Les artilleries et les raids aériens rasèrent les villes, et détruisirent les villages.

Petite pluie de fonte pétaradante à panique.

À en cramer le béton et les vieilles pierres.

C'est impressionnant à voir, les suicides collectifs. C'est toute une organisation, qu'il faut mettre en place minutieusement, pour se charnier l'humanité aussi bien. Ils nous transformèrent le pays en de gigantesques ruines fumantes où certains fantômes survivants pleuraient leurs morts.

C'est cela l'unique aboutissement des batailles, c'est la victoire de la faux. À la fin, quoi qu'on nous en myrifie l'inconscient collectif, c'est le gentil tourment des civils. Les petits enfants calcinés et raidis dans des fractures obscènes.

La grande guerre fut incroyablement bonne pour ma famille.

Un cadeau du ciel.

L'infortune des uns fait la fortune des autres. On le sait bien. La fabrique de mon père fut épargnée par les attaques ennemies.

Un prodige.

Les usines avaient été détruites. Aucune industrie ne paraissait avoir été épargnée par la guerre. Des entrepôts éventrés, des ateliers démolis, et, au milieu des décombres, sa fabrique intacte.

Miraculeusement épargnée, elle se dressait étrangement indemne dans ce charnier de bâtiments qu'est un pays sortant de la guerre.

Mais pas le temps de s'appesantir. De se complaire dans la tragédie.

L'activité renaît dès les dernières fumeroles disparues.

Dès la terre retournée sur les tombes de fortunes.

Un peu comme les bourgeons des surlendemain des incendies de forêt.

L'activité n'attend pas.

Pas le temps de pleurer les morts, d'analyser les causes de cette joyeuse boucherie.

Faut faire fonctionner la machine. C'est ça qui compte.

Faut engranger.

Produire, acheter, négocier.

La France était prête à se rebâtir et n'attendait que des hommes comme mon père pour relancer l'industrie. Le pays était mort, ses plaies mêmes pas pansées, des cadavres pourrissaient ça et là, mais malgré cette odeur de pourriture et d'inutile, le gouvernement de Clémenceau appelait pour relancer des productions massives et s'enrichir sur le malheur des pauvres bougres.

On nomme cela l'économie.

Wilhelm l'aurait qualifié de pourriture.

Le pays se reconstruisait. Ils se reconstruisent toujours.

Avec le pays, les maisons étaient rebâties. Avec les maisons, les fenêtres.

Et avec eux, les rideaux.

Mon père pria longtemps pour remercier le seigneur de ce miracle.

Tout dans le fiévreux et le frénétique. Les mains jointes et les yeux clos à s'en tordre les arcades.

Bien que sceptique à l'égard de l'existence du divin, je priai avec lui. Je ne m'étais jamais réellement penché sur

la question de Dieu. C'était un sujet pour mourants, selon moi.

C'est la souffrance qui nous nourrit de métaphysique.

Sinon comment tout l'édifice tiendrait-il ?

Je l'imitai comme le font les fils. Je l'écoutais, durant d'interminables soirées, divaguer sur Dieu. Combien son amour était complexe. Combien il fallait autant l'aimer que le craindre. Comment il avait apporté la guerre sur les gens malsains et, du même coup, aidé les affaires de mon père.

Comment il aidait les gens bons, en somme.

On se positionne irrémédiablement comme le gentil de sa petite représentation du monde personnelle.

Car Dieu sourit à ceux qu'il aime.

Aussi simple que ça.

C'était la phrase de mon père. Sa phrase favorite. Il se plaisait régulièrement à la clamer en plein repas, lorsque ses amis et lui, face aux plats gargantuesques qu'ils s'offraient rituellement tous les jeudis, observaient par-delà la fenêtre et apercevaient les *moins-que-rien*.

Les *misérables*.

Genre Victor Hugo mais avec une âme à la Georges Sand.

Les petits mots gentils des âmes pieuses.

Ils contemplaient, satisfaits, ceux qu'ils qualifiaient aussi de *mécréants* fouiller les décombres dans l'espoir de trouver quelque nourriture ou combustible pour résister à l'hiver.

Comme moi aujourd'hui qui brûle toutes mes revues scientifiques afin de réchauffer mes doigts gelés de

taper sur cette machine dans cette pièce froide et poussiéreuse.

Ces repas colossaux du jeudi où ils se congratulaient de leur opulence d'entrepreneurs bienheureux dans une patrie fracassée.

Cela aurait dû me couper l'appétit.

Pas du tout. En bon gosse de petit bourgeois, je m'empiffrais en méprisant, moi aussi, les malchanceux qui crevaient de froid et de fin en cette fin de conflit glorieux.

Je peux bien l'avouer.

On ne ment pas à une machine à écrire.

On ne ment pas à l'éternité.

Je sais que quoi je cause.

J'ai souvent trouvé mon père à sa place favorite, derrière la dernière fenêtre de la salle de repos, celle qui donne sur la place de la ville, un verre de vin précieux dans la main en train de mâchouiller du pain noir.

Il détestait le pain noir. Il le détestait de manière absolue. Épidermique.

Souvent je l'interrogeai à ce propos. Pourquoi diable s'imposer la consommation de ce que l'on exècre ?

Il me répondit à chaque fois que c'était afin ne pas oublier de lointaines origines.

De très anciennes racines qu'il méprisait.

Que c'était son petit rappel de misère.

De ceux qui vous embellissent tout le reste de votre satisfaction de parvenu.

À l'époque, j'avais du mal à saisir.

Aujourd'hui, rien n'a vraiment changé.

Durant les trois ans qui suivirent la première guerre, la fortune qu'amassa ma famille fut colossale.

Il exportait dans toute la moitié du pays. Les gens étaient prêts à travailler dur pour presque rien.

Et puis le Gouvernement subventionnait les entreprises œuvrant à la reconstruction.

Nous, on œuvrait surtout pour le capital.

Marxistes à souhait. Convaincus que le système devait reposer sur cette mystérieuse armée de réserve, famélique et affamée.

Il se positionna bientôt comme l'une des plus grosses fortunes de la région et devint de plus en plus influent dans la politique locale.

Tout est lié, vous savez.

Politique et argent ne sont jamais bien éloignés.

Combien de fois les ai-je vus titubant, lui et le préfet, bras dessus bras dessous, en train de chanter en pouffant des hymnes guerriers pleins de fougue et d'entrain dont ils connaissaient mal les paroles.

Combien de fois les ai-je entendus, dans le salon, se moquer, hilares, des *couillons* crevés à la guerre pour du vent.

J'étais jeune, à l'époque.

Assez grand pour comprendre.

Quand même.

Pourtant, le paradoxe de l'omniprésence des crucifix dans les pièces de la maison et mon père et le préfet violacés de rire à l'imitation des soldats sous la mitraille ne me vint jamais à l'esprit.

J'imagine que cela n'était pas de ma faute.

Après quelques années, mon père avait grossi. Il était devenu un rond de graisse, rose et soigneusement enrubanné.

Le temps avait fait son œuvre.

Les longs et copieux dîners aussi.

Il ressemblait à une version grossie et pompeuse de la photographie de ce jeune dirigeant soucieux qui avait repris les rênes de l'exploitation familiale qui était accrochée à un des pans de la vitrine de l'entrée.

L'engouement était toujours ancré à son regard.

L'homme n'est qu'un macaque à projets.

Il voulait, à présent, devenir maire.

Comme il est plaisant d'avoir enfin la sensation de se confier. Et même si mes aveux sont présentés devant ces feuilles blanches, même si aucune oreille humaine n'est à l'autre bout de cette longue lettre d'une vie, même si personne ne prend la peine de découvrir ce que je griffonne actuellement, cela fait du bien.

Tout simplement.

L'autosatisfaction, c'est la libération du futur.

Le soulagement sans l'agitation agaçante d'un autrui qui vous postillonne au visage et vous observe de ses yeux de crapaud.

La délivrance autonome.

Comme un petit bouddhisme à soi.

Peut-être faudra-t-il du temps ou des prophètes pour le révéler au plus grand nombre.

Peut-être pas.

Tout le monde s'en moque de toute manière.

Ce n'est pas la satisfaction que les gens recherchent.
Sinon il n'y aurait ni guerre, ni économie, ni mode.
C'est bien la frustration qui hameçonne tout ce qui se
tient bien droit.
Je dois avouer que je ne dors plus depuis bien
longtemps.
Cela arrive quelques fois aux témoins de scènes
choquantes, paraît-il.
Le cerveau, de peur de s'assoupir et de revivre en songe
les scènes pénibles, contraint le corps à cette
gymnastique impossible.
Ne jamais se reposer.
Jamais dormir.
Trop peur des rêves.
J'imagine que les causes de mes insomnies n'échappent
pas au phénomène.
Souvent, certains souvenirs resurgissent au beau milieu
de mes pensées. Un peu comme un monstre marin qui
remonterait des abysses pour crever, un instant, la
surface.
Petit Kraken de mes eaux les plus sombres.
Sigmund Freud dans toute sa splendeur. Ses études
truquées et ses déviances personnelles agencées en
impératifs de l'âme humaine.
Ce genre de phénomène.
Le petit ça qui vous griffe l'intérieur de la tête.
Presque à en entendre une petite-voix.
Il suffit la plupart du temps d'un mot pour replonger au
cœur d'un de ces chapitres difficiles de mon œuvre.

J'imagine que ce dernier exercice que je m'impose, avec cette rédaction, provoquera toutes les pires réminiscences. Les plus insupportables.

Les plus abjectes.

Les tortures. Les suppliques.

Tout ça.

Mais c'est le prix à payer d'une confession qui a trop tardé.

Et puis, lorsque j'y songe, représente donc ma conscience, aussi douloureuse soit-elle, face aux tortures que j'ai commises ?

Hein ?

Que représentent donc mes regrets face à mes actes ?

Des carcasses d'animaux.

Des cadavres humains.

Et même pire que cela.

Bien pire.

Nous y viendrons bien assez tôt.

Nous avons le temps.

Nous en étions à mon père, me semble-t-il. À son projet de devenir maire.

Son ambition politique.

Tous les éléments étaient alignés, selon lui. Il faut dire qu'à ce moment, il était particulièrement fier de moi.

Je réussissais, en effet, brillamment mes examens de médecine et sa réputation, ainsi que quelques donations à certaines facultés de renoms, m'ouvraient les portes de certaines universités de prestige.

Il ne cessait plus de sourire.

Il bâtissait son petit empire.

Pierre par pierre.

Boulon après boulon.

Moi, je n'incarnais qu'une branche d'un projet global.

Un petit tentacule de la pieuvre qu'il s'efforçait de mettre sur pied.

Faut savoir rester à sa place.

« Tu seras grand, mon fils, tu seras grand *car Dieu sourit à ceux qu'il aime.* »

Il posait sur le monde ce regard de vainqueur qui lui donnait un air d'empereur bedonnant et dépourvu de talent.

Un petit Néron de salon, en somme.

Il reprenait. « Nul doute qu'il nous aime, fils, regarde ce qu'il nous offre, mes ancêtres ont travaillé toute leur existence pour amasser ce que j'ai acquis en moins de vingt mois. Il m'aime fils, et s'il m'aime, nul doute qu'il t'aime aussi. »

Pas plus compliqué.

Comme deux et deux font quatre.

« Sache que ma fierté n'a pas de limites, tu as bien raison de ne pas reprendre cette entreprise, trouve ta voie dans la médecine, deviens un grand médecin. Les rideaux ne seront pas éternellement bénis par la consommation, peu à peu les maisons se reconstruisent et bientôt nous retrouveront les ventes normales que nous avons toujours connu. »

Il affichait à ce moment un regard de fou. Un œil d'ambition vorace. Capable de dévorer humains, enfants, et tout le reste de la terre s'il le fallait.

« Voilà pourquoi nous devons installer notre empire, créer notre royaume tant que nous sommes puissants. Toi médecin, moi maire. Le début d'un empire, celui de notre nom, celui de notre suprématie. Tu n'es pas encore au courant mais je suis attendu ce soir pour mon initiation à la Grande Loge des Chevaliers du Temple. Tu verras, la franc-maçonnerie nous sera d'un grand service ».

Je hochais la tête, comme le font les rejetons respectueux. J'étais tout à ma médecine.

J'acquiesçais sans même tenter de saisir la portée de ses propos. Il ne faut pas interrompre les ambitieux, leur concentration est exclusive.

Il pouvait bien fomenter ce qu'il voulait, l'unique chose qui m'intéressait était la recherche médicale.

Bien à lui sa petite conspiration de lilliputien, ses initiations mystiques. Moi, j'étais ailleurs.

Le père et le fils, et le petit coup de pouce du saint esprit.

Les événements nous comblèrent tous les deux.

À croire que Dieu nous aimait vraiment.

Qu'il adorait mon père.

Ses voies sont impénétrables, paraît-il.

Un père riche du malheur des autres. Une existence aisée de la destruction d'un pays.

Pas grave.

Après quelques mois, j'obtins mon admission à l'internat de l'Université de Dresde.

La prestigieuse. La célèbre.

C'était mon grand départ. Mon premier pas dans une carrière que j'imaginai déjà couronnée de succès scientifiques et académiques.

J'étais sur les traces des grands découvreurs du passé.

J'embrassai mon père prestement avant mon départ.

Il voulait que j'aille parler à la tombe de la momie sèche qui résidait dans le sol du cimetière local et qu'il appelait « *ta mère* ». Bien évidemment, je lui promis que j'irais, mais je n'en fis rien. J'allai plutôt profiter d'une dernière ballade dans la forêt non loin.

Les morts ne m'intéressaient pas.

Je désirais simplement déambuler dans la nature, et surtout me perdre dans mes rêveries sur mon illustre avenir de médecin.

Les rêves, ça nourrit autant que les nouilles et la haine.

Un carburant comme un autre.

Je laissai la maison derrière moi un mardi. Il faisait froid, si tôt, en novembre.

J'empruntai une route de deux jours et demie dans le pourrissement progressif du paysage. Toutes les chaussées n'avaient pas été reconstruites et le voyage était pénible.

Je pus contempler la laideur du paysage qui coulait sur mes fenêtres. Sa décrépitude évolutive. La transformation de ma flore méditerranéenne en une grisaille floue et humide, évoquant quelques branchages qui rappelle aux nuages qu'autrefois, le ciel était bleu et non gris.

Puis la chappe de brouillard et de crachin nous enveloppa.

Une cinquantaine de kilomètres plus loin, les routes se firent plus larges.

Plus droites.

Les bâtiments plus larges. Plus majestueux.

Plus tristes, aussi, ruisselant dans cette étrange anorexie de couleur.

Du gris, et de la flotte qui pénètre tout.

Dresde.

Je me souviens de mon arrivée timide, la rencontre avec le directeur gras et doux, mon entrée dans la petite chambre d'étudiant qui sentait si fort le moisi. Je peux me remémorer avec une précision étonnante les têtes curieuses qui se tordaient pour assister à l'arrivée du *nouveau*.

Vous savez, je crois que l'on ne change pas beaucoup, finalement, entre la petite enfance et l'âge de raison.

On est conditionné au fonctionnement de clan.

On est formaté à toiser les nouveaux venus.

À les observer, comme on jauge un cheval.

J'y étais.

Mes premiers pas dans la faculté de médecine.

Je découvris avec plaisir les amphithéâtres sentant le verni et l'arrogance. Les salles de dissection carrelées et froides comme une salle de bain. Leur éclairage trop vif et trop cruel. Les bibliothèques immenses, chaleureuses et inabordables, comme les belles femmes mûres du beau monde.

Dès les premiers instants, je sus que j'étais chez moi.

Que j'allais adorer pratiquer la médecine dans cette magnifique faculté.

J'en arrivais à bénir les rideaux de mon père.
Peut-être avait-il raison, après tout. La misère du peuple ne peut pas être évitée, elle n'est que la conséquence symétrique et inverse de la réussite des avant-gardistes et des aventuriers.
Le savoir, l'importance, la réputation.
Sans doute disait-il vrai.
Pourtant, je ne parvenais pas à m'ôter du crâne que des gens erraient dans les décombres alors que j'abordais un avenir tracé d'influence chaude et sucrée.
J'avais ça constamment en tête.
Allez savoir pourquoi, mais cela me réconfortait.
Je souriais. Je souriais, je l'avoue.
Comme un con béni du ciel.
Comme les miraculés qui n'arrivent pas à réaliser.
Le monde était bien fait.
Faut savoir appeler un chat un chat.
Les cours s'avérèrent beaucoup plus faciles que ce que j'avais craint. J'avais depuis longtemps pris pour acquis que le prestige était en relation avec le niveau, que la célébrité était due à la compétence.
C'est, en tout cas, ce que l'on nous vend.
C'était faux. Strictement. Comme bien souvent, tout n'était qu'apparat. Pas d'étudiants géniaux, pas de savants incroyables, pas de camarades formidables.
Pas de cours passionnants animés par des professeurs légendaires.
Toute cette fantasmagorie de romans d'étudiants.
Loin de là, même.

Seulement quelques rares étudiants brillants et beaucoup d'autres moyens.

Comme de partout. Comme de tout temps.

J'exploitai la situation à mon avantage afin de m'illustrer au mieux et pouvoir être en mesure figurer parmi l'élite d'une glorieuse promotion.

Devenir major de promotion.

Graver mon nom dans l'histoire de la faculté de médecine.

Je n'ai jamais eu de modestes ambitions.

Mon père ne l'aurait pas permis, de toute manière.

Après quelques semaines d'habitation, mon réseau était établi, mes habitudes prises et mon futur déterminé.

Je travaillais comme un possédé, bien décidé à ne laisser aucune chance à quiconque de s'octroyer la place qui étais la mienne.

Mon père m'écrivait régulièrement. Parfois, certains de ses courriers s'enfonçaient dans la plus pure extravagance où ses rêves de gloire n'avaient plus aucune retenue.

Il était apparemment pressenti pour la mairie de notre ville familiale.

Sauf qu'un triomphe ne satisfera jamais un conquérant.

La victoire est addictive comme l'alcool.

Il brigait désormais, à terme, la préfecture.

Ses lettres se terminaient toujours de la même manière.

Dieu sourit à ceux qu'il aime.

Dans ce cas, pas de doute qu'il devait m'aimer. M'aimer autant que je me passionnais pour cette vie d'étude et de découvertes.

La médecine devint une passion farouche, et ce qui ne fut, *a priori* qu'un modeste étudiant de médecine venant de France se révéla une machine de travail, cumulant les fonctions d'interne et d'enseignant dans une faculté où j'érigeais les premières colonnes de mon royaume.

À ma manière.

Comme mon père.

Tant pis si mon accent n'était pas bon.

Tant pis si je butais sur certains mots techniques.

L'avantage, en médecine, c'est l'omniprésence du latin.

Je ne dormais plus.

J'étudiais. J'étudiais tout.

Absolument tout.

Le directeur de l'Université m'appelait par mon prénom, je déjeunais tous les mercredis avec les dirigeants des diverses chaires.

Le monde était vraiment, vraiment bien fait.

J'appréciais beaucoup Dresde.

Cette atmosphère très sereine, calme, bercée par le bruit de fond ronronnant des crachats du ciel désespérait mes camarades de promotion.

Ils ne comprenaient rien.

Ils n'ont jamais rien compris.

Des crachats qui humidifient le pavé, les immeubles, les gens. C'est ça, Dresde.

Des crachats frais qui vous coulent le long du visage.

Une ville de crachats.

Une ville faite pour moi.

Je vais vous révéler un secret, les habitants de cette ville s'en plaignent souvent, mais cette agacerie est feinte, ils aiment sincèrement cette atmosphère maternelle et fraîche de l'habitude grise.

Cette ambiance sourde où les flaques jonchent le sol, les mèches collent au front et où les mains retrouvent si souvent ces grottes tièdes dans les blousons bien fermés.

Une ville de crachats, une ville silencieuse.

Un jour d'avril, le Proviseur de la faculté me fit appeler dans son bureau. Je me revois y entrer et saluer respectueusement les deux personnes présentes, assises dans les sièges confortables qu'il réservait à ses invités. Je veux évoquer ces sièges en cuir aux accoudoirs si commodes et au dossier si confortable qu'ils donnent irrémédiablement l'envie de basculer la tête en arrière et de fermer les yeux. Ces sièges qui forcent à tenir la tête droite et vous frustrant de sieste.

Ils étaient assis sur ce genre de sièges-là.

Il ne me proposa pas de m'asseoir et se laissa tomber sur sa montagne de velours grinçante empestant le cigare, à demi dissimulée derrière un large bureau d'ébène verni.

Je demeurai debout, devant trois hommes en costume, à sourire poliment tout en les invitant à aborder le point qui me concernait manifestement.

Mais aucun mot ne fut prononcé.

Je tournai les yeux sur le Proviseur qui, d'une légère mimique, m'invitait à patienter.

On me jugeait.

Comme les chevaux.

Comme les mules et les porcs aussi.

Trente secondes de silence c'est très long, surtout lorsque vous êtes le centre de l'attention de personnes que vous ne connaissez pas.

Second coup d'œil auprès du Proviseur. La même mimique m'incitant à attendre.

Je toussai, espérant que ce timide signe de malaise provoquerait le commencement de la conversation.

Cela fonctionna, le proviseur ouvrit sa vieille bouche ridée. Il se releva et se dirigea vers moi, il me prit par le bras et s'adressa aux deux inconnus. Il me nomma par mon prénom en vantant mes résultats scolaires et poursuivit sur mes capacités de travail et d'adaptation.

Il s'attarda sur mon assiduité, mes manipulations, ma conduite exemplaire.

Peut-être aurais-je dû trouver cela embarrassant. River mon regard au sol dans une gestuelle gênée, tout suintant de timidité idiote.

Je n'en fis rien. Ce qu'il évoquait était vrai.

Tout simplement vrai.

Aucun d'eux ne bougea, les yeux fixés sur moi, le regard me sondant comme on détaille un veau lors d'une foire bovine. L'air visiblement satisfait de son introduction, il s'enquit de m'inviter à me présenter mais l'homme de droite l'interrompit.

Il était étonnant que quiconque puisse détenir une quelconque autorité sur le Proviseur. Incroyable, même. Lui qui avait la réputation d'être acariâtre avec chacun

et de n'accepter de remarque de personne, il baissa respectueusement la tête en souriant poliment.

Comme les nègres de maison, dans l'Amérique raciste.

L'homme s'adressa directement à moi et m'invita à décliner mon identité.

Je répondis poliment, une mine interloquée certainement fixée sur la peau sèche de mon visage.

Il m'expliqua que le Proviseur et mes professeurs n'avaient pas tari d'éloges quant à ma personnalité et mes capacités de travail.

Il poursuivit en m'interrogeant à propos de mon sentiment face à une telle unanimité de recommandation de la part du corps enseignant. Face à mon embarras, il reprit son questionnement sans plus se soucier de la réponse.

Il désirait à présent connaître mon niveau d'allemand. Il avoua que, d'usage, il n'avait aucune confiance dans le peuple français. Il me questionna sur ma dévotion à l'Allemagne, à la recherche médicale et aux progrès scientifiques.

Avant même que je n'ouvre la bouche, il me désigna le second homme d'un signe de tête et me dit qu'ils faisaient partie de la même *organisation*.

Le second homme ne m'avait pas quitté des yeux depuis mon arrivée. Cet être inquiétant ne bougeait pas.

Il ne semblait même pas respirer.

Je me rappelle m'être soudain demandé comment cet homme pouvait ne pas cligner des yeux.

L'individu de droite reprit la description vague et mystérieuse de cette organisation dont ils étaient

membres. Il me révéla qu'ils avaient quelques « vérités » à vérifier, à préciser. Que ces objets d'étude nécessitaient une approche incluant les aspects à la fois médicaux et psychologiques. Sans même se soucier de mon incompréhension, il poursuivit. Quelque chose de grand, de colossal, de gigantesque, devait être étudié et ils avaient besoin de quelqu'un comme moi afin de mener cette recherche qui prendrait à coup sûr bien des années d'études.

Mon cœur battit plus vite. Mes aisselles me brûlaient.

Avant l'amorce d'une quelconque réponse de ma part, et fidèle à sa manie d'amputer chaque moignon de réponse, il me précisa que l'étude en question me permettrait tout naturellement d'accéder au titre de docteur en médecine, docteur ès science et même à celui de chirurgien si j'en manifestais le désir.

Cette fois-ci je ne fis pas mine de vouloir répondre.

Il faut toujours s'adapter à la tactique de l'adversaire, n'est-ce pas ?

Il cessa de parler et afficha une mine amusée. Il souriait comme doivent sourire les hyènes, les vampires et les mamelles sèches et acides que l'on appelle mère. L'homme de gauche était impassible, me sondant l'âme par les yeux, derrière le voile gris-bleu de la fumée de cigare ambiante.

Un vampire et une goule.

Le Proviseur m'attrapa alors par la nuque, sa main molle sur mes vertèbres m'obligeant doucement à baisser la tête afin de placer mon oreille vers sa bouche ridée et pestilentielle.

On n'écrit jamais assez à quel point l'haleine d'autrui est insupportable.

Il me chuchota que c'était une offre à ne pas refuser. Que je bénéficiais d'une chance rare d'être ainsi repéré par une organisation qui allait, sans aucun doute, devenir puissante dans l'avenir.

Le vampire garda une relique de son sourire diabolique et s'adressa une nouvelle fois à moi. Il revint sur la langue. Il me demanda où j'avais appris l'allemand.

Alors qu'il attendait ma réponse, je tentai d'afficher moi aussi une mine amusée et pris mon temps.

Il n'est pas interdit de provoquer un peu lorsque, au final, un coopère. N'est-ce pas ?

Les secondes s'écoulaient lentement, je tentai moi aussi de sourire en coin, poliment peut-être.

Le silence.

Après un blanc interminable, il ne souriait plus. Il commença à exprimer une mine interloquée alors que le Proviseur commençait à s'agiter en m'observant avec stupéfaction.

Les décideurs ne sont pas préparés à souffrir de ce qu'ils infligent.

C'est une vérité universelle.

Le vampire, apparemment excédé, porta la main à sa bouche, souriante un instant plus tôt, et toussota nerveusement, comme pour demander poliment à mon Proviseur d'intervenir et de contraindre cet étrange étudiant de répondre.

Au son de sa toux embarrassée, j'entamai ma réponse.

Un coup marqué dans chaque camp.

L'homme de gauche, celui qui n'avait pas soufflé mot depuis le début, le presque mort, sourit largement, visiblement très amusé par mon petit jeu.

C'était là son premier mouvement depuis le commencement de ce curieux entretien.

Il tourna ensuite la tête en direction de son collègue qui dévoilait désormais beaucoup moins d'assurance. Lors de la rotation de sa tête je vis le reflet de la lumière se réverbérant sur des cheveux noirs, gominés et plaqué en arrière.

Comment pouvait-on lisser ses cheveux à ce point ?

Je répondis que j'étais issu d'une mère bavaroise et que, en outre, j'avais travaillé mon allemand depuis ma plus tendre enfance sur la volonté de mon père.

Il m'interrogea sur les raisons d'une telle volonté.

Je répliquai qu'il avait toujours été soucieux de me savoir maîtriser la langue d'un pays de conquérants.

Le vampire souriait de nouveau, mon proviseur se calma et souffla, le front humide.

On aurait juré qu'il avait peur.

L'homme de gauche avait repris son immobilité inquiétante. Celle du prédateur dont l'attention est toute entière portée aux mouvements de son prochain repas.

Le vampire me questionna ensuite sur mes lectures et mes auteurs favoris.

Ne s'attardant pas, une nouvelle fois, sur ma réponse, il me demanda si je connaissais Friedrich Nietzsche. Étrange question, quel individu n'avait pas entendu parler de Nietzsche ?

Je ne m'amusais plus, à présent, je ne comprenais rien à la tenue de cet entretien.

J'avais chaud. Trop chaud.

Et l'on respirait à peine, dans ce bureau enfumé qui empestait le cigare.

À ma visible approbation faciale il continua et me demanda, du même coup, si j'étais familier de sa doctrine et du mythe du surhomme.

Alors qu'une fois de plus je manifestai mon désir de répondre, il poursuivit et précisa sa question.

Le point fondamental, poursuivit-il, était de savoir si j'avais quelques connaissances de cette théorie de l'homme supérieur. J'hochais la tête en ouvrant la bouche mais il trancha par un « parfait » sec et affûté qui me cloua les lèvres.

Je crois que je commençais à serrer les dents et les poings. Puis la goule me revint en mémoire et un seul regard me permit de confirmer qu'elle était encore en pleine analyse de mes actes et réactions.

Je fis de mon mieux afin de me détendre. Je soufflai doucement un air trop chaud qui me montait à la tête.

Qui me montait à la tête et qui avait ce goût acide qu'à parfois la frustration.

Le vampire se leva, doucement, en prenant soin d'effacer les plis de son élégant costume. Je m'aperçus à ce moment qu'il était très petit, que je le dominais d'une bonne tête. Relevant les épaules, il confirma que mon profil les « intéressait ». Il plongea son regard dans le mien et décréta que le Proviseur m'expliquerait la tâche qu'ils attendaient de moi et qu'ils attendaient ma

réponse avant la fin de la semaine afin de commencer au plus vite.

Mandant si je pouvais poser une question, je constatai une fois de plus l'embarras et la nervosité du Proviseur. Comment pouvaient-ils rendre nerveux un homme tel que lui ?

Pourquoi donc me questionner à propos du surhomme ? Qu'avait Nietzsche avec la médecine ?

Suite à la permission de m'exprimer, je soulignais l'honneur qui m'était fait d'être choisi, mais que je ne comprenais pas comment leur décision pouvaient être définitive alors même que je n'avais prononcé qu'une seule et unique phrase durant la totalité de cet entretien.

À ce moment, la goule se releva avec le calme et l'aisance féline de celui qui regarde votre âme par vos yeux. Il était petit et sec, ses cheveux plaqués en arrière lui donnaient un air de rapace. Il n'était pas beau mais avait des yeux hypnotiques. Ils échangèrent un regard et un tressaillement de lèvres qui évoquait un quelconque sourire entre deux êtres qui vécurent dans un passé lointain.

Le vampire me répéta avec une assurance évidente que je faisais l'affaire.

Ils s'excusèrent ensuite d'être pressés et remercièrent le Proviseur de son aide en se dirigeant vers la porte qui se trouvait derrière moi. La goule marchait en boitant légèrement. Sa faible sature était déséquilibrée par un pied bot.

Je m'écartai en leur ouvrant le passage, le vampire sorti en premier en me répétant amicalement de leur répondre dès que possible. Puis la goule sortit de la pièce, un regard de politesse en direction du Proviseur et un regard en coin, froid et dissectionneur à mon attention. Je n'osai poser les yeux sur son pied.

L'instant d'après j'étais en compagnie du Proviseur, dans les volutes nauséabonds. Nous baignions dans des limbes de tabac, seules preuves du passage des deux morts-vivants en costumes qui, l'instant plus tôt, m'interrogeaient sans pourtant me laisser parler.

Le Proviseur se reprenait lentement, retrouvant peu à peu l'autorité qui lui était coutumière. Il se dirigea vers son bureau et me demanda de fermer la porte. Lourdemment, il s'assit dans son fauteuil de velours et ouvrit un tiroir de son bureau précieux. Il extirpa une enveloppe marron et la jeta avec négligence sur son bureau à mon intention.

Il m'expliqua que, dans cette enveloppe, je trouverai tous les détails utiles afin de comprendre le projet qu'ils souhaitaient me voir prendre en charge. Il poursuivit en me demandant de lui donner ma décision au plus vite afin qu'il la leur transmette. Puis, de son air dominateur, celui là même qu'il avait mystérieusement perdu quelques minutes plus tôt, il croisa ses mains sur son ventre et secoua sa grosse tête en signe de compréhension. De sa voix de nouveau forte et claire, il me présenta brièvement une organisation politique montante et noble qui prenait de l'importance et qui, à coup sûr, serait influente d'ici peu dans toute

l'Allemagne. Cette structure était apparemment un cercle d'industriels, d'intellectuels et d'hommes politiques qui voulaient reconstruire l'Allemagne si amoindrie après le diktat.

Ses poings commencèrent à se serrer lorsqu'il évoqua le manque de pitié de la France et l'obstination de Clemenceau. Il mentionna mon père comme un des rares français doté d'une ouverture d'esprit et d'une générosité honorable le poussant à offrir annuellement ces allocations si précieuses pour l'Université.

J'attendis respectueusement la fin de sa digression pour me lever et me saisir la lettre qui focalisait ma curiosité. Je me permis de l'interroger sur l'identité des deux hommes qui venaient de quitter son bureau.

Il s'agissait apparemment de deux membres influents de cette nouvelle organisation, le petit nerveux était le directeur d'une usine de traitement chimique de Munich, et le maigre qui boitait était connu pour certains articles fameux.

D'après lui le nerveux se nommait Von Brachk.

Il m'autorisa ensuite de quitter son bureau et de commencer sans attendre à réfléchir sur l'offre qui m'avait été faite.

Sur le pas de la porte, je l'interrogeai une dernière fois à propos du nom de celui qui avait les cheveux plaqués en arrière et qui boitait. De la goule.

Il réfléchit un instant en se frottant les yeux d'un air exténué.

Un nom amusant me dit-il.

Himmler.

- *Himmler ?!*
- *Oui Doktor, il a dit qu'il voudrait d'autres données pour les présenter devant le conseil. Il a dit qu'il veut apporter la preuve de la théorie lors de leur prochaine réunion. Celle-ci est prévue dans seize jours. Schwer, nein ?*
- *Bien évidemment que ce sera difficile. Nous ne serons jamais prêts à pouvoir apporter une preuve scientifique et argumentée de la théorie, d'ici là. D'autant plus que cela fait un mois que nous n'avons pu reproduire le phénomène.*
- *Que voulez-vous faire ?*
- *Continuer notre programme d'étude et surtout ne rien accélérer. Le corps humain a ses limites. Nous ne pouvons le soumettre sans retenue aux manipulations destructives. Espérons simplement que le phénomène se réitérera d'ici là et que nous aurons le temps de collecter les données qu'il nous manque.*
- *Entendu, je transmettrai vos remarques aux équipes.*
- *Comment est-il ?*
- *Comme d'habitude il n'a rien dit de la journée. Il est immobile et grelotte et pleure en gémissant de temps en temps.*
- *Où en êtes-vous des conditions d'étude ? Quel est le contexte actuel ?*
- *Ambiance froide, Doktor.*
- *Froid comment ?*

- *Il fait approximativement six ou sept degrés dans sa cellule, on a commencé cette phase hier au soir.*
- *A-t-il montré des signes d'activité cérébrale étrange.*
- *Nein Doktor. Toujours rien. Il ne répond à aucun problème. Il ne semble saisir aucun exercice. Si...*
- *Quoi ? Qu'y a-t-il ?*
- *...heu...rien Doktor.*
- *Si, tu voulais dire quelque chose, vas-y.*
- *Je...enfin...si je ne vous faisais pas confiance, jamais je ne croirais qu'il peut être sujet au phénomène.*
- *Je sais...bon, nous avons besoin de continuer les études. On va le réveiller un peu.*
- *Quel genre d'environnement maintenant ?*
- *On va continuer avec le froid. Trempez-le, qu'il grelotte toute la nuit. Et surveillez ses yeux ! C'est très important. Pas seulement les courbes d'activité cérébrales. Je veux que quelqu'un surveille en permanence ses yeux pendant les... manipulations.*
- *Et si rien ne se produit ?*
- *Cassez-lui le pouce.*
- *Le pouce ?*
- *Oui, cela devrait suffire à provoquer le phénomène.*
- *Très bien.*
- *Si quoi que ce soit survient, faites-moi appeler sur-le-champ. Je serai dans mes appartements. Je*

vais prendre une douche et analyser les courbes de poids.

- *Entendu Doktor.*